

**LE NOBLE ET L'IGNOBLE.
ARISTOCRATIE ET BOURGEOISIE
DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE
DE FEDERICO DE ROBERTO**

« Noblesse vient de vertu. »

« Royauté et aristocratie sont deux choses qui survivent ; elles ne vivent pas. »
CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, t. III

« Ma chi te cride d'essere... nu ddio ?
Ccà dinto, 'o vvuo capi, ca simmo eguale ?...
Muorto si' tu e muorto so' pur'io
ognuno comme a 'na'ato è tale e quale. »
ANTONIO DE CURTIS, *A livella*, 1953/1964

L'opposition, plus que l'antagonisme conflictuel, entre aristocratie et bourgeoisie est au cœur du discours dérobertien sur l'Histoire. La question du pouvoir, compris comme pouvoir politique ou économique, voire comme simple pouvoir d'influence, et celle de sa conservation sont parmi les thèmes structurants des deux derniers tomes de la trilogie¹ consacrée aux vicissitudes de la famille princière Uzeda di Francalanza. Ainsi, dans les deux romans que sont *I Viceré* et *L'Imperio*, dont l'action est située dans la

¹ Pour la définition des trois volumes *L'Illusione*, *I Viceré* et *L'Imperio* comme « cycle », en dépit de la publication posthume et de l'incomplétude du troisième roman, nous renvoyons notamment à Paolo Mario Sipala : « la connotazione ciclica è data dall'appartenenza dei personaggi principali ad una stessa famiglia o "razza" definita sia geneticamente dall'ereditarietà dei caratteri, sia storicamente dalla continuità dei comportamenti. Essi, inoltre, agiscono (in ambienti sempre "alti") secondo una scala o graduatoria di "moventi", prefigurata dall'autore, sin dall'impianto dell'*Illusione* » (in Anna Maria CAVALLI PASINI, « Antologia della critica », *De Roberto*, Palerme, Palumbo, 1996, p. 266).

seconde moitié du XIX^e siècle², s'agit-il d'explorer spécialement les « rapports de force »³ existant entre ces deux classes sociales, rivales sur le plan politique. Dans le cadre des années évoquées, indépendamment des choix de représentation propres à De Roberto, la première – issue des institutions séculaires de la société féodale connues sous le nom d'Ancien Régime – n'exerce plus, bien évidemment, le métier des armes, ni même d'ailleurs les charges politiques jadis inhérentes aux fonctions nobiliaires, fussent-elles simplement représentatives. Quant à la classe bourgeoise, qui s'affirme en Europe tout au long de l'*Ottocento* à la faveur de la Révolution française, du développement urbain et des échanges commerciaux, elle est appelée à cette époque, en tant que principal artisan du *Risorgimento*⁴, à succéder à cette ancienne classe dirigeante détentrice de la puissance économique et des pleins pouvoirs dans le domaine de la direction des affaires étatiques. Dans les faits donnés à lire dans les deux textes qui nous intéressent, cependant, nous savons que la transition d'un « cycle »⁵ socio-politique à un autre ne se fait pas selon une logique historique, dans le respect d'une évolution spontanément induite par le cours des événements. De la même façon, ce transfert attendu n'est pas réalisé dans les termes idéalement envisagés par les esprits éclairés du *Risorgimento*, des idéaux significativement portés aussi bien par le libéralisme modéré que par les tendances radicales du mouvement organisé autour du slogan mazzinien « *Una, Indipendente, Sovrana* »⁶. En peu de mots, le passage d'un ordre

² Nous rappelons que l'histoire des *Viceré* s'inscrit dans une période allant de mai 1855 à octobre 1882, tandis que dans *L'Imperio* l'action débute en 1883 et se conclut, très probablement, en 1901, au terme de « dix-huit ans » de vie romaine pour le personnage Federico Ranaldi.

³ Nous empruntons l'expression à Italo CALVINO, *I Promessi Sposi : il romanzo dei rapporti di forza* [1973], in *Saggi 1945-1985*, édition critique établie par Mario Barenghi, Milan, Mondadori, coll. « I Meridiani », 1995, vol. I, p. 333-337 tout particulièrement.

⁴ Au Nord, surtout. Cf. Rosario ROMEO, *Il Risorgimento in Sicilia*, Rome-Bari, Laterza, 1973, p. 384-385 : « Se dunque nel nord il Risorgimento fu, socialmente, la rivoluzione di una borghesia avviata a uno sviluppo capitalistico contro i vecchi ceti redditieri, nel Mezzogiorno, e in Sicilia in particolare, saranno invece ancora quei vecchi ceti, o altri ad essi strettamente affini, a condurre le battaglie del Risorgimento ».

⁵ Nous utilisons délibérément cette terminologie vichienne pour désigner les phases historiques correspondant à l'exercice de différents types de pouvoir politique (oligarchique, républicain) et pour souligner l'idée d'alternance telle que l'entendait précisément l'auteur des *Principi di scienza nuova*.

⁶ Ce sont les principaux mots d'ordre du *Manifesto della « Giovine Italia »*, 1831. Pour ce qui est de l'affirmation qui précède le slogan, nous précisons que la bourgeoisie et les

établi à l'autre n'a pas lieu dans le monde dérobertien. Du reste, ni passage ni véritable passe d'armes ne sont dépeints. Le maintien du statu quo est ici le résultat d'une conduite culturelle et politique collectivement admise présentée comme *trasformista* et, plus largement, comme l'expression d'une absence de foi dans le progrès et d'un pessimisme qu'il n'est pas excessif de définir comme cosmique. Si le vocable n'est pas dit, le phénomène du "transformisme" – autrement dit de l'opportunisme, surtout politique, ou, si l'on exclut toute considération de nature éthique, celui du pragmatisme ou d'un évolutionnisme appliqué aux mondanités – sont amplement décrits sous les différentes formes, familiales et publiques, qu'il prend notamment au sein d'un clan dynastique désignant par métonymie la noblesse légitime, et par extension une société entière à travers sa classe dirigeante, sans que la notion – et c'est là l'une des singularités de l'écriture dérobertienne – en vienne à coïncider avec l'acception morale de la distinction. Quoi qu'il en soit, les définitions traditionnelles des classes aristocratique et bourgeoise ne trouvent aucune correspondance avec les représentations qui en sont proposées dans *I Viceré* et *L'Imperio*, où les dynamiques de la hiérarchie sociale sont redéfinies dans une perspective idéologique et polémique précise.

Dans l'approche des problématiques soulevées en l'occurrence, la situation fictionnelle des textes doit être tout d'abord clairement posée. Le cadre référentiel enchâssant l'action respective des deux romans est en substance celui d'un *Mezzogiorno* qui hérite, au moment de l'unification des provinces italiennes, de plus d'un siècle de gouvernance bourbonnienne. Certes, les Bourbons de Naples approuvèrent formellement l'abrogation juridique des privilèges féodaux, prévue par la Constitution sicilienne de 1812, que ni le Congrès de Vienne ni la première restauration bourbonnienne qui s'ensuivit ne remirent tout à fait en question dans ses principes modérés. Il n'en demeure pas moins que le système social et politique méridional, sicilien tout particulièrement, favorisa dans la pratique la préservation des structures féodales. Ainsi, la *forma mentis* de la population resta-t-elle attachée à des coutumes et à des institutions de dérivation médiévale que la survivance d'une civilisation agraire reposant sur les latifundia soutint dans ses bases. Traditionnellement hostile par ailleurs à tout nationalisme qui ne fût régional, conduite par une classe dirigeante présentant « un caractère

tenants d'une politique insurrectionnelle se sont rejoints dans le souhait de voir tomber une classe occupant abusivement une place de premier plan qui ne lui revenait plus.

meno schiettamente liberale, più fiacca coscienza politica, minore attitudine e preparazione alla vita moderna »⁷, la Sicile opposa largement et à tous les niveaux de son organisation sociale une résistance diffuse et passive à la « rivoluzione antif feudale »⁸ que devait être le *Risorgimento*, du moins jusqu'en 1891. Cette année voit, notoirement, l'essor du mouvement de contestation des *Fasci siciliani dei Lavoratori* et le début de deux années de répression militaire sanglante des élans socialistes du monde agricole, industriel et minier. Contrairement à ce qu'il en est par exemple dans le roman "social" de Pirandello, *I vecchi e i giovani*, publié en 1913 mais conçu au lendemain de ces événements, aucune allusion n'est faite à ces circonstances contemporaines de la rédaction du volet central de la trilogie Uzeda dans les textes dérobettiens qui font l'objet de notre étude. De la même façon, aucun renvoi direct ou indirect aux représailles meurtrières de Bronte, indissociables de l'histoire du *Risorgimento* sicilien, n'apparaît dans l'actualité représentée.

Ces non-dits doivent, plus que surprendre, interroger et mettre sur la voie d'une interprétation sensible à la spécificité du discours romanesque de l'écrivain, de part et d'autre du XIX^e siècle, et des thèses personnelles qu'il souhaite défendre. Si le cadre de référence est non seulement sciemment restreint à la "cour" des Francalanza dans *I Viceré* et aux cercles romains de l'exercice du pouvoir législatif dans *L'Imperio*⁹, à l'exclusion des lieux fréquentés par toute autre classe qui ne soit dirigeante, mais circonscrit encore à une contextualisation urbaine bannissant de fait le traitement de la quotidienneté aliénée et embarrassée des classes (surtout rurales) subalternes, la raison n'en est pas uniquement imputable à la volonté d'affirmation d'une originalité littéraire, Verga – maître du jeune disciple De Roberto – ayant déjà donné ses lettres de noblesse à l'univers des humbles aspirant au mieux-vivre. Sans aborder, pour l'instant, la question de savoir si *I Viceré* et *L'Imperio* sont ou non un achèvement du *Ciclo dei vinti*¹⁰, il

⁷ R. ROMEO, *op. cit.*, p. 385.

⁸ *Ibidem*, p. 384.

⁹ Salerne et la famille de Federico Ranaldi y sont des échappatoires, des portes de sortie loin de l'"enfer" romain. L'espace confiné des *Viceré* est, en revanche, sans issue. Cf. Antonio DI GRADO, *Un "proverbio italiano": fonti e "chiavi" dei Viceré*, <http://www.ivicere.it/cv/Proverbio.html>. Rappelons que, selon Barthes, un espace clos est par définition un espace « tragique » (cf. *Sur Racine*, Paris, Seuil, 1963 [1960]).

¹⁰ Propos soutenu par Franck Ignazio CALDARONE, surtout : « Dalla volontà al potere : *I Viceré*, *L'Imperio*: i capricci dei padroni e la conclusione del ciclo dei "vinti" », *Il Ciclo dei*

convient de constater que le champ de la représentation dérobertainne est libéré de tout motif susceptible de compromettre la rencontre de deux groupes sociaux concurrents sur la scène politique des années du *Risorgimento* et des décennies qui ont suivi. Ce terrain d'observation est, manifestement, dans la perspective de l'auteur, le théâtre privilégié pour tenter, en dernière analyse, la délimitation d'une frontière entre une humanité "noble" et une autre "ignoble", entre *jeunes* générations idéalement tendues vers le Bien de la société civile et humaine et *vieux* usurpateurs, éternels tyrans réactionnaires, ou pour effacer au contraire ces confins théoriques.

Grandeur et décadence de la « *vecchia razza* »

L'Imperio entretient avec *I Viceré* un rapport de continuité thématique et idéologique fondé sur la permanence du motif, diversement appréhendé, de la dégénérescence. Le thème transcende l'assiduité, d'un volume sur l'autre, du personnage du dernier descendant de la famille Uzeda di Francalanza, le jeune prince héritier Consalvo VIII¹¹. Bien évidemment, dans son prolongement, cette présence conforte l'exploration d'une thématique naturaliste chère à De Roberto, portée entre autres par cette figure. Mais cet approfondissement englobe et dépasse aussi bien ce qui n'est somme toute qu'un agent dans la structure d'ensemble formée par les deux textes et donc un simple élément dans leur fonctionnement propre, choral dans *I Viceré* et bâti sur l'alternance dans *L'Imperio*. Plus précisément, dans la jonction entre le premier et le deuxième roman, dont la parution respective est séparée par une distance chronologique qui n'est qu'apparente¹², le sujet de la dégradation subit une exaspération dont

Vinti : da Verga a De Roberto, Ravenna, Longo, 1992, p. 125-152. Nous rappelons que le cycle verghien était censé comprendre cinq volumes : *La duchessa de Leyra*, *L'Onorevole Scipioni* et *L'Uomo di lusso* devaient ainsi compléter la série inaugurée en 1881.

¹¹ « Jeune » à la fin des *Viceré* et au début de *L'Imperio*. La naissance de Consalvo est située en 1851 dans *I Viceré* : le personnage a donc trente-et-un ans au moment de la mort de son père et de son investiture au Parlement, tandis qu'il approche de la cinquantaine au terme du dernier volume de la série, où l'on apprend par le truchement du deutéragoniste Federico Ranaldi sa démission contrainte du gouvernement.

¹² Si l'édition princeps des *Viceré* remonte à 1894 et celle de *L'Imperio* à 1929, il est établi que les cinq premiers chapitres du dernier volume de la trilogie ont été rédigés entre 1893 et 1895. Cf. Margherita GANERI, *Le fonti dell'Imperio, L'Europa in Sicilia. Saggi su Federico De Roberto*, Florence, Le Monnier, 2005, p. 86.

l'apogée est atteint dans le neuvième et dernier chapitre de l'œuvre posthume. Dans cette conclusion du récit comme du cycle Uzeda, l'idée de la décadence prend une signification universelle et embrasse, au-delà des contingences racontées et des désillusions individuellement vécues par Federico Ranaldi, porte-voix d'un désenchantement versant dans un désespoir apocalyptique, l'humanité dans sa totalité passée, présente et future.

Cependant, la parabole narrative qui se déploie d'un bout à l'autre du diptyque concentre l'essentiel de l'attention romanesque, supportée par un regard aussi clinique et alerte que labile dans les émotions et les idées véhiculées, sur la trajectoire d'une famille nobiliaire dessinée par ses nombreux représentants, depuis leur gloire temporelle¹³ (toute relative dans le regard du narrateur extra- et hétérodiégétique) à leur déclin définitif. Dans le huis clos catanais puis romain représenté, pris au piège d'un examen jaloux et vigilant d'us et coutumes, de rituels et de mythes jugés singuliers dans leur mode de perpétuation, le protagoniste est unique : l'élite patricienne, dont le prestige¹⁴ et l'ascendant résistent longtemps à l'épreuve des bouleversements politiques traversés par la jeune nation italienne après l'Unité proclamée. Quoi qu'il en soit, la caractéristique distinctive de l'imaginaire dérobertien et de son discours anthropologique consiste bien dans la représentation d'un univers socioculturel aux antipodes des « humbles conditions » dans lesquelles prennent corps les désirs de la modeste famille de pêcheurs des Malavoglia et du « tipo borghese » qu'est Mastro don Gesualdo. Le « peuple » (tour à tour « plebei », « ciurmaglia », « gregge umano »¹⁵, « turba dei semplici mortali »¹⁶) et la bourgeoisie (« nobiltà di toga », « casta equivoca, non più "mezzo ceto" »¹⁷, « borghesucci »¹⁸) sont, sinon absents, du moins présents de manière défaillante : placés dans la dépendance diégétique du clan dynastique,

¹³ Si l'on ne tient pas compte de Lodovico et Suor Maria Crocifissa, bien que le premier soit mû par des ambitions profanes analogues à celles de ses proches.

¹⁴ Dans *I Viceré*, du moins. Dans *L'Imperio*, Consalvo est raillé en revanche en raison de ses origines sociales affichées et il est, d'autre part, de plus en plus persuadé que celles-ci sont en fait un obstacle à sa carrière.

¹⁵ *I Viceré*, in Federico DE ROBERTO, *Romanzi, novelle e saggi*, édition établie par Carlo Alberto Madrignani, Milan, Mondadori, coll. « I Meridiani », 1984, respectivement aux pages 439, 952 et 953.

¹⁶ *L'Imperio*, *ibidem*, p. 1143.

¹⁷ *I Viceré*, cit., respectivement aux pages 458 et 496.

¹⁸ *L'Imperio*, cit., p. 1163.

subjugués par ceux-là même qui les instrumentalisent et les moquent, ignorés du narrateur pendant de larges pans du récit, souvent saisis de manière indifférenciée à travers le regard dédaigneux des membres de la famille Uzeda, et, en tout état de cause, absolument insignifiants sur le plan de l'action car destinés à livrer de vaines batailles contre la seule classe conquérante ici représentée.

Cette aristocratie occupant sans entrave significative le devant de la scène narrative fut désignée par De Roberto en termes paradoxaux – au vu du destin d'abord triomphant qui lui est assigné – dans une lettre du 16 juillet 1891 à l'ami Ferdinando Di Giorgi, dans laquelle l'écrivain exposait son premier projet littéraire faisant suite à l'abandon de la rédaction du pendant de *L'illusione* (qui eût dû s'intituler *Realtà*) : « Il primo titolo era *Vecchia razza* : ciò ti dimostri l'intenzione ultima che dovrebbe essere il decadimento fisico e morale di una stirpe esausta ». Cette classe est donc également, dans une optique tainienne, une « race » : « vieille race » dans le souci de précision scientifique affiché par ce titre, à la fois objectif et méprisant, initialement envisagé (une expression maintes fois utilisée dans le volume central du cycle pour désigner, du point de vue même des intéressés, leur propre souche), « lignée » au sang « impoverito »¹⁹, famille « degenera »²⁰ campée dans un milieu fondamentalement endogame, le leur, et au terme sans cesse repoussé d'une évolution darwinienne et d'un cycle historique qui rend plus farouche encore la lutte pour l'existence, entendue comme reconnaissance publique, comme affirmation politique et sociale et comme satisfaction vaniteuse²¹. La ruine physique et morale inscrite au cœur des textes, forte de la récurrence des motifs de la maladie et de la folie frappant un à un les descendants des anciens vice-rois, comme de l'impitoyable expressionnisme déformant, plus ou moins caricatural²², dont

¹⁹ Le qualificatif est employé par Consalvo dans son discours final à sa grand-tante : *I Viceré*, cit., p. 1102.

²⁰ Adjectif utilisé par donna Ferdinanda, avant le soliloque de Consalvo : *ibidem*, p. 1098.

²¹ Cf. *ibidem*, p. 1039 : « Che avrebbe dato egli stesso, perché nelle proprie vene scorresse il sangue vivido e sano di un popolano ?... "Niente !" Il sangue povero e corrotto della vecchia razza lo faceva quel che era [...]. "Tutto si paga !" pensava ; ma piuttosto che dare qualcosa per vivere la vita lunga e forte d'un oscuro plebeo, egli avrebbe dato tutto per un giorno di gloria suprema, a costo d'ogni male... ».

²² Natale TEDESCO (*La concezione mondana dei Viceré*, Caltanissetta-Roma, Salvatore Sciascia, 1963, p. 103), puis Marina Polacco (*I Viceré (1894)*, in *Quindici episodi del romanzo italiano (1881-1923)*, sous la direction de Federico Bertoni et Daniele Giglioli, Bologne, Pendragon, 1999, p. 150-151), notamment, l'ont souligné.

sont la cible tous les personnages de la famille, ne remet pas en cause, dans un premier temps, l'efficacité de leur techniques de survie ni leurs modalités "transformistes" de conservation du pouvoir. Les parcours de la grandeur et de la décadence se croisent continûment dans *I Viceré* sans jamais s'unir de manière stable. À chaque victoire politique confortant la pérennité du pouvoir correspond, il est vrai, à la fin de chacune des trois parties, un tableau macabre ou scabreux qui, en contrepoint, dévoile de manière exemplaire les racines putréfiées de la mystification et le visage aberrant de l'imposture²³, sans freiner toutefois l'ascension politique des plus arrivistes parmi eux (don Gaspare, Consalvo), suffisante pour sauvegarder les intérêts de tous. Ces chemins contraires ne se rejoignent inexorablement que dans les chapitres conclusifs de *L'Imperio*. Après le constat introductif de l'inanité, voire de la ridicule désuétude de l'affectation d'une noble naissance au sein de la lice parlementaire²⁴, cette jonction engage l'humanité entière, condamnée au non-sens et à l'absence de perspectives de vie saine et heureuse. « No, la nostra razza non è degenerata, è sempre la stessa » : cette phrase du dernier héritier de la « vieille race », enfant du siècle et homme se voulant « nouveau »²⁵ dans la glorification même du passé, clôt de façon emblématique, mais dans un esprit non moins critique, le second titre de la trilogie et prélude à la fin de toutes les illusions pour tous les personnages,

²³ Cf. Gaspare GIUDICE, *Introduzione*, in *I Viceré e altre opere di Federico De Roberto*, édition établie par Gaspare Giudice, Turin, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1982, p. 24.

²⁴ Constat dressé d'emblée, dès le premier chapitre, par les frustes chroniqueurs de Montecitorio du haut de leur tribune : « Ma chi è ?... Dove l'hano pescato ?... Si può sapere chi diavolo è questa palandrana ? » (*L'Imperio*, cit., p. 1130).

²⁵ Un « surhomme » en termes nietzschéens, précurseur de l'homme dannunzian et de l'idéal masculin fasciste. L'expression désigne pour Consalvo un idéal à atteindre dans un discours indirect libre qui lui est attribué : « L'ostinazione, la durezza di cui aveva dato prova anche con lei erano sciocche, degne d'un Uzeda stravagante, non dell'onorevole di Francalanza, dell'uomo nuovo che egli voleva essere » (*I Viceré*, cit., p. 1096). Dans une intervention encore inédite, intitulée *De Roberto e l'invenzione del consalvismo*, Denis Ferraris contextualise avec précision le renvoi dérobotien à cette notion : « De Roberto era interessato all'idea tipica dello scorcio del secolo dell'uomo nuovo, vero *monstrum* sorto dagli strascichi ultimi del postromanticismo, da un inasprimento delle idee neopositivistiche e dalle prime avvisaglie del morbo nietzschiano già suggerito in lingua originale da D'Annunzio nell'epigrafe tratta dall'aforisma XXX di *Jenseits von Gut und Böse* messa in apertura del *Trionfo della Morte* apparso contemporaneamente al romanzo di De Roberto (e si parla della capacità, da parte di uomini d'eccezione, di saper reggere alla forza che emana da certi libri e fa ritrovare il coraggio natio) ».

ainsi qu'à l'illustration d'un pessimisme de matrice notamment léopardienne²⁶, prônant la fin du monde pour mettre fin aux abus et – pouvons-nous extrapoler – une table rase globale pour recommencer un nouveau cycle humain et recomposer dans une intégrité idéale un nouveau corps social et politique.

En marge de cette déflagration universelle fantasmée persiste, chez ces personnages supposés « d'una pasta diversa »²⁷, une foi inébranlable dans leur orgueil de caste, ou « pathos della nobiltà »²⁸. Cette religion de la famille, pervertie si nous considérons le précédent verghien et qui s'impose à l'attention de tous les acteurs mis en scène dans ce qui est unanimement considéré comme le chef-d'œuvre de De Roberto²⁹, va jusqu'à occulter et à bafouer au nom d'un titre suranné – un « nomignolo »³⁰, par ailleurs – la "grande" Histoire. C'est bien, en effet, la "petite" histoire des Uzeda et les anecdotes les concernant (des litiges ou des scandales, pour la plupart³¹) qui font de l'ombre aux événements historiques de la Patrie unifiée et servent de prisme à l'interprétation des faits mémorables rapportés sur la toile de fond³². La vulgarité des ambitions, la grossièreté des procédés, l'inconscience éthique et politique, la stérilité du cœur comme, à long terme, celle des artifices échafaudés et de la « race » elle-même, qui ne se survit pas dans la procréation³³, sont d'une telle puissance évocatrice dans la représentation incisive qui en est donnée et d'une telle portée dans le conditionnement de la dynamique des deux récits qu'elles laissent au second plan tout ce qui n'est pas *leur* histoire³⁴. Mais la relation obsessionnelle des

²⁶ Les œuvres de Hartmann et Schopenhauer sont ici d'autres sources d'inspiration et de réflexion.

²⁷ *L'Imperio*, cit., p. 1145.

²⁸ Gaetano MARIANI, *Federico De Roberto narratore*, in *Ottocento romantico e verista*, Naples, Giannini, 1972, p. 453.

²⁹ Benedetto Croce et critiques *crociani* mis à part.

³⁰ *L'Imperio*, cit., p. 1141.

³¹ Un épisode exemplaire entre tous : l'adultère de Raimondo, qui met un terme aux discussions sur les intentions belliqueuses garibaldiennes de 1862.

³² Interprétation désormais établie de la mise en rapport des deux niveaux historiques représentés, indépendamment des polémiques sur l'assimilation dans les œuvres déroberties des documents historiques consultés (cf. Gianni GRANA, « *Storia* » e *invenzione* in I Viceré, in *Federico De Roberto*, « Galleria », 1/4, 1981, p. 67-77).

³³ À partir du moment, du moins, où Consalvo refuse le mariage et bien que l'avorton de sa tante Chiara soit défini dans le volume central du cycle comme « il prodotto più fresco della razza dei Viceré » (*I Viceré*, cit., p. 694).

³⁴ Cf. Mario POMILIO, *L'antirisorgimento di De Roberto*, « Le ragioni narrative »,

princes de Francalanza au pouvoir et à la gloire, sur l'autel desquels sont sacrifiés la vie, les valeurs et les affects, tant et si bien qu'aucune institution présente ou passée et qu'aucune loi ne sont censées s'interposer entre eux et leurs désirs³⁵, renseignent surtout sur la conception dérobertienne de l'Histoire vue depuis les coulisses et, par extension, sur une philosophie ontologique marquée du sceau d'un pessimisme radical, encore que celui-ci ne trouve une expression achevée que dans *L'Imperio*³⁶. Ces figures décadentes dans leur grandeur affectée, drapées dans leur fatuité et aliénées par un nom sans renom au-delà de leur « fief »³⁷ catanais, souvent défigurées et comme châtiées par des portraits qui en accentuent l'ignominie physique et morale, sont les symboles de la crise : celle des idéaux du *Risorgimento* dans la lecture personnelle de De Roberto, celle des certitudes du XIX^e siècle romantique et scientifique à son déclin, celle des années du décadentisme en peu de mots³⁸. Mais ces personnages traduisent aussi la crise de l'ère moderne industrialisée et capitaliste à travers la crise d'un intellectuel qui ne croit pas en un avenir meilleur.

novembre 1960, p. 171 : « Le vicende interne della casa degli Uzeda, i loro eventi familiari, i loro intrighi, le loro meschinità, quel complesso di "passioni e di vizi buttati contro il tempo" che costituisce la trama de I Viceré, quella cadenza eterna e vana di soluzioni che si ripetono, sono per De Roberto *tutta* la storia della Sicilia ». C'est l'auteur qui souligne.

³⁵ Cf. l'utilisation pour le moins personnelle par la princesse-mère Teresa des usages féodaux encore en vigueur dans les familles siciliennes au sang bleu. Ou, dans un autre domaine, le double divorce obtenu par Raimondo et Isabella Fersa.

³⁶ L'ironie acerbe dont fait preuve l'instance narrative des *Viceré*, indicative d'une certaine combativité, laisse entrevoir une solution politique et historique à la question également politique et historique soulevée, totalement absente dans le roman posthume puisque Federico Ranaldi ne surmonte son état de prostration que grâce à la perspective du mariage avec la « parfaite », douce et bienveillante Anna, avatar de la *donna angelicata* (rapprochème).

³⁷ Le mot est le plus souvent employé dans l'expression « feudo elettorale » : *I Viceré*, cit., p. 862, par exemple.

³⁸ De Mario POMILIO (cf. « Federico De Roberto », *Dal naturalismo al verismo*, Naples, Liguori, 1966, p. 176) à Margherita GANERI (*Il genere dei Viceré*, in *L'Europa in Sicilia*, cit., p. 80), nombreux ont été les critiques ayant évoqué les choix de représentation dérobertienne en ces termes.

Entre chien et loup

Loin de l'aristocratie de salon aux manières feutrées caractérisant l'univers fictionnel de *L'Illusione*³⁹, le milieu social correspondant dans *I Viceré* à la noblesse, réduite au clan familial des Uzeda, est un monument à la violence, outre qu'à la mesquinerie et à l'outrecuidance : violence interne à la famille d'abord, dans la coercition imposée conjointement par l'obédience aux traditions féodales et aux caprices transgressant arbitrairement ces codes coutumiers⁴⁰ comme les principes de l'étiquette nobiliaire et de tout décorum (les guerres intestines, motivées par l'avidité ou l'entêtement, sont ici la norme du quotidien représenté) ; violence externe à la famille ensuite, dans l'usurpation assumée du rôle de la classe émergente dans les affaires publiques et dans la revendication d'une supériorité innée et d'une toute-puissance de droit divin. Si, dans *L'Imperio*, la dialectique des rapports entre aristocratie et bourgeoisie s'équilibre avec la participation, dans une arène politique non plus provinciale, de la bourgeoisie libérale et avec la pratique d'une politique d'envergure nationale, les armes utilisées par l'ancienne classe dirigeante et les gouvernants en général pour la reconduction des privilèges ou en vue de la défense d'intérêts particuliers plus ponctuels sont semblables dans les deux volets : il s'agit de conserver le pouvoir envers et contre tout et de transiger sans état d'âme, si besoin est, avec l'honneur et une ferme cohérence. Les exemples de caméléonisme ne font défaut ni dans un volume ni dans l'autre, du pleutre don Gaspare au député transfuge Grimaldi. En pleine révolution culturelle et sociale, en Sicile autant qu'à Rome, le "transformisme" est la règle de base, règle de vie et règle de déontologie, brillamment interprétée

³⁹ Cf. Aurelio NAVARRIA, *Federico De Roberto. La vita e l'opera*, Catane, Niccolò Giannotta, 1974, p. 109 : « A causa degli Uzeda il mondo derobertiano incupisce, si addensa in volgarità e in stravaganza ripugnanti, perde l'apparenza salottiera che ha nell'*Illusione* ». Constatation semblable, jugement de valeur à part, dans « La trilogie des Uzeda », *Federico De Roberto et la France*, Paris, Didier, 1975, p. 118-119, où Jean-Paul DE NOLA voit dans *I Viceré* un « roman de l'élégance » bien singulier. Du reste, De Roberto lui-même concevait, avant la rédaction des *Viceré*, la « réalité élégante » comme une matière « plus uniforme » et moins attrayante pour les auteurs naturalistes (propos tenus dans sa *Prefazione* à *Documenti umani*, in *Romanzi, novelle e saggi*, cit., p. 1634).

⁴⁰ Le troisième chapitre de la première partie, consacré aux portraits et à l'histoire de la première et de la deuxième générations, est exemplaire à cet égard, notamment dans les pages consacrées aux agissements de la princesse-mère, ensuite reproduits par le prince Giacomo.

par Consalvo⁴¹, qui semble dans un premier temps se soustraire à la médiocrité et à l'ineptie de son grand-oncle don Gaspare dans l'exercice du métier politique et dans l'esquisse même d'un projet idéal, fût-il insensible à la notion d'intérêt collectif et strictement conçu pour flatter la vanité.

Or, ce talent mimétique permettant d'épouser et de refléter l'opinion du plus grand nombre, de communier avec le milieu environnant et les idéologies dominantes du moment, pousse la « vieille race » à se prévaloir des méthodes mêmes de ses adversaires. Les notions de liberté individuelle et de mérite acquis dans l'effort, constitutives de la morale bourgeoise (à vocation certes universelle), le sens du travail rigoureux exigeant des sacrifices – à commencer par les années de « studio matto e disperatissimo » pour se forger une culture d'apparat et par la chasteté à laquelle le « principino » s'astreint – et un rationalisme matérialiste, revêtent ainsi aux yeux de Consalvo une importance de premier ordre dans sa stratégie machiavellienne de séduction politique. Ces réalités incarnent, en revanche, un accommodement inadmissible avec la modernité pour donna Ferdinanda ou don Eugenio, qui se veulent – non sans contradictions – les remparts puritains des dogmes aristocratiques contre la déchéance de leur caste. Le jeune héritier, orateur né, n'hésite pas, quant à lui, à se donner en spectacle tel un « istrione » ou un « ciarlatano »⁴² lors de son meeting électoral d'octobre 1882 et à se mêler, sans égard pour un rang qu'il vénère pourtant, à une foule qu'il exècre foncièrement et qui lui répugne physiquement. Pour les autres, l'embourgeoisement est synonyme de misérables calculs et de spéculations usurières : don Gaspare, don Blasco, don Eugenio et donna Ferdinanda, soit tous les frères de feu le prince Consalvo VII, époux de la princesse-mère Teresa, les aînés par conséquent, s'enrichissent ou tentent de s'enrichir en exploitant sans scrupules les opportunités offertes par les « tempi obbrobriosi »⁴³. Mais leurs expédients, loin d'impliquer leur conscience ou de dédire leurs postulats d'excellence raciale, ne sont à leur jugement que les moyens légitimes de la démonstration d'existence et de force d'une élite indûment malmenée : en aucun cas, de leur point de vue, la corruption morale qui les distingue ne peut entraîner la récusation ou la simple mise en doute de leur éminence atavique. En d'autres termes, la

⁴¹ Cf. « Si sentiva capace di farne una dozzina di fila, come quelli ; di parlare un intero giorno, a favore del ministero, o contro, né a favore né contro, in un senso qualunque » (*L'Imperio*, cit., p. 1156).

⁴² *I Viceré*, cit., p. 1091.

⁴³ *Ibidem*, p. 1098.

« vieille race » ne se compromet qu'en surface, sur le terrain économique et/ou politique, jamais idéologiquement et jamais intimement, au plus profond de sa conscience de classe, la seule dont elle dispose et dont elle s'enorgueillit d'ailleurs sans vergogne.

« Se vogliamo che tutto rimanga com'è, bisogna che tutto cambi » : la célèbre maxime que Tomasi di Lampedusa attribue à Tancredi et faisant explicitement le lien avec l'œuvre dérobertaine, du moins isolément⁴⁴, trouve plusieurs occasions d'être illustrée presque telle quelle dans le corps des *Viceré*. La leçon d'Histoire dispensée par Giacomo, le père de Consalvo, à son fils, dans la foulée du premier succès électoral du candidat des Francalanza à la députation, en est l'expression la plus achevée : « Quando c'erano i Viceré, i nostri erano Viceré ; adesso che abbiamo il Parlamento, lo zio è deputato !... »⁴⁵. Toutefois, comme nous l'avons déjà souligné, l'intuition d'une adaptation nécessaire se fait – à l'exception notable de Consalvo, touché par une révélation – sans concession appréciable et sans véritable entorse aux habitudes de vie et de pensée du clan. *Rien* ne change, concrètement, dans la configuration des relations humaines, sociales tout particulièrement, de la famille Uzeda, ni dans les mœurs de ses affiliés. Les moines bénédictins continuent de pratiquer, bien après le premier passage des troupes garibaldiennes, « l'arte di Michelasso », consistant à « mangiare, bere e andare a spasso »⁴⁶ aux frais de la communauté, et surtout à prolonger la vie des préjugés de classe et de la ségrégation sociale à l'intérieur de leur institution⁴⁷. Consalvo lui-même, quoique lucide quant aux gratifications différentes que lui réserve la Sicile par rapport au reste du monde, reproduit au Parlement des schémas vestimentaires et rhétoriques inopportuns qui le discréditent auprès des journalistes. Le progrès, vu comme un fléau épidémique dont il s'agit de se mettre à l'abri⁴⁸, détermine des attitudes de repli provisoire et des

⁴⁴ Nous connaissons les réserves supposément exprimées par l'auteur du *Gattopardo* à l'endroit de l'écrivain catanais et notamment de son œuvre majeure : l'aristocratie, dans *I Viceré*, serait dépeinte du point de vue d'un « domestique ».

⁴⁵ *I Viceré*, cit. p. 697.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 597.

⁴⁷ Nous pensons, bien entendu, non seulement aux divisions de classe reproduisant, voire accentuant celles de la société civile, mais aussi au refus d'accueillir le jeune Luigi Giulente comme novice en raison de ses origines roturières : « Vittorio Emanuele andava bene ; l'annessione e la costituzione ancora meglio ancora ; ma rinunciare ai loro privilegi, fare d'ogni erba un fascio, questo era un po' troppo ! ... » (*ibidem*, p. 668).

⁴⁸ Pour la mise en rapport entre révolutions et épidémies de choléra pour ce qui est des

ajustements modiques qui, du reste, plus qu'assurer *a minima* la conservation de l'espèce, n'empêchent pas une réussite d'une longévité remarquable, donnant une vitalité et une visibilité politiques nouvelles à la famille : outre Consalvo, dont nous connaissons la destinée, et mis à part don Blasco, qui accroît considérablement sa fortune par l'acquisition des biens ecclésiastiques ayant appartenu à son propre monastère, don Gaspare devient *in fine* sénateur après cinq législatures qui le voient député et Lodovico cardinal. Les trois générations goûtent donc l'exaltation apportée par une réalisation à la fois personnelle et collective, au delà de toute espérance et surtout sans embarras de conscience. L'individualisme et la malhonnêteté, ainsi que la ruse, l'immoralité objective en peu de mots, triomphent en même temps que leur victoire. Enfin, l'incessante répétition des querelles domestiques à l'intérieur d'un espace condamné, comme d'un système parental et actanciel clos, suggère, dans *I Viceré*, l'immutabilité et l'imperméabilité : les décennies s'écoulent de manière invariablement identique dans les murs des deux demeures familiales, impénétrables aux mutations sociales, ignorant plus que le changement, la réalité historique elle-même, un faible écho quand elle n'est pas un tremplin. Cette évolution à la fois éclatante et circonspecte, accomplie grâce à une involution morale déréglée, se poursuit dans *L'Imperio*, où les scènes d'intérieur dominent également et où l'altérité sociale est dissimulée au regard des puissants et du lecteur, reléguée dans les renforcements du décor⁴⁹, avant de s'interrompre brusquement avec la régression animale et la destitution de Consalvo, loin de Catane et des parents insanes oubliés⁵⁰. Dans l'univers des vice-rois, régi par les lois "naturelles" et absolues des plus forts, non seulement l'homme est un loup pour l'homme, mais les loups meurent en leur peau et se mangent parfois entre eux, quand ils ne s'unissent pas dans le combat contre la lie, pénétrés du sentiment de supériorité de la race « *più forte, più alta, più rara* », et du mépris pour le chien « *che lecca la mano che lo ha battuto* »⁵¹. Dans le clair-obscur de la transition *risorgimentale*, à l'heure crépusculaire

réactions de la famille Uzeda, cf. M. POMILIO, *L'antirisorgimento di De Roberto*, cit., p. 167

⁴⁹ Littéralement dans le chapitre 7, celui de la conférence antisocialiste de Consalvo.

⁵⁰ Le retour de Consalvo en Sicile à l'occasion de l'agonie et des funérailles de son grand-oncle, dans le chapitre 6, est intéressé. Aucune autre nouvelle du clan par ailleurs, à l'exception des informations données sur don Gaspare, donna Ferdinanda et la fille de Raimondo, Teresa.

⁵¹ *I Viceré*, cit., p. 724. Mots du père de Matilde à sa fille.

de la fin d'une époque, où les classes eurent pu se confondre et les distinctions entre chiens et loups disparaître, c'est bien une « race » décatie, mais sachant montrer patte blanche, qui interdit à l'aube d'un autre jour de se lever.

Qu'est la bourgeoisie devenue ?

Les « intrus »⁵² bourgeois sortent seuls « vaincus » de l'affrontement politique, ou plutôt de la mascarade tenant lieu d'affrontement sur l'échiquier électoral, de sorte que nous pourrions conclure à l'absence de toute bataille et à l'inexistence de toute victoire et défaite entre camps adverses⁵³. En fait, une appréciation de cet ordre n'est pertinente que dans la mesure où, parallèlement à une définition reposant sur une interprétation littérale des faits donnés à lire, elle est rapportée à un autre plan que le strict plan de la joute partisane. Si le narrateur de *L'Imperio* rappelle que « nella Sicilia ancora quasi feudale di prima del Sessanta tra nobiltà e borghesia correva un abisso »⁵⁴, la remarque est valable, essentiellement et formellement, pour rendre compte de la situation sur la durée totale de l'histoire narrée dans les deux romans dérobertiens. L'exercice du monopole dans l'administration des affaires publiques de haut rang, la primauté conservée dans la jouissance du prestige social, la mainmise sur le pouvoir et sur les classes subalternes reviennent, d'un bout à l'autre du cycle, à la « *razza padrona ancora feudale* »⁵⁵. Benedetto Giulente, avocat de formation, est l'homme de main préposé aux basses besognes dans la gestion de la municipalité de Catane, "mis à profit" aussi bien par le vieux Gaspare que par le jeune Consalvo, à qui il supplée ou devant qui il s'efface conformément à leurs sollicitations, pour préparer le terrain, pour essuyer en leur place les doléances, allant jusqu'à devoir prier Garibaldi – au nom des notables – de quitter la ville en 1862, à la veille de la bataille d'Aspromonte,

⁵² L'adjectif désigne dans *I Viceré*, notamment, l'épouse de Raimondo, « l'intrusa », mais par extension l'ensemble des "étrangers" au clan familial et à la « vieille race ».

⁵³ Cf. N. TEDESCO, *op. cit.*, p. 120 : « In De Roberto non ci sono vinti, perché non ci sono uomini che perdono dopo aver lottato ».

⁵⁴ *L'Imperio*, cit., p. 1145.

⁵⁵ Fabrizio IMPELLIZZERI, *L'influenza del realismo e del naturalismo francese nell'opera di Federico De Roberto. Contestualizzazione storico-letteraria* :

www.ivicere.it/news/impellizzeri.doc.

lui le volontaire garibaldien et le « ferito del Volturmo »⁵⁶. Federico Ranaldi, journaliste à ses débuts et artiste dans l'âme, patriote romantique avant tout, s'occupe de corriger les erreurs de syntaxe des articles rédigés par le prince de Francalanza et se soumet, avec diligence, à des heures de corvée au sein de la rédaction du quotidien « La Cronaca », utilisé comme un miroir aux alouettes par un Consalvo déterminé à atteindre le sommet de la hiérarchie gouvernementale. Benedetto autant que Federico, tous deux représentants d'une bourgeoisie libérale méritante, possédant biens et savoir, sont donc dans le retrait et l'asservissement. Leur bonne volonté est spoliée et leur idéaux patriotiques sincères deviennent la façade des grandes mesquineries comme de l'ignorance viscérale de tout sentiment sincère lié à l'italianité.

Influente et énergique, l'aristocratie respendit dans la lumière des faux-semblants, auréolée de son antique renommée et de son habileté présente, poussée et aidée qui plus est par ceux-là même dont elle se sert ouvertement : poussée vers les applaudissements de la foule aux balcons seigneuriaux pour recueillir la gloire qui échoit à ses collaborateurs serviles et aidée dans l'organisation de ses mises en scène publiques par ses exécutants, qui parlent et écrivent pour eux. Benedetto n'occupera pas d'autre place que celle que consentent à lui laisser don Gaspare et Consalvo : maire de Catane quand le premier occupe cette même charge par procuration pour régler ses affaires localement, maire de Catane quand le second entame sa campagne électorale en laissant derrière lui un bilan municipal désastreux, assesseur dans l'entre-deux. Briguant la charge de député, le regard tourné vers l'avenir, sans prise sur le présent, Giulente – porte-drapeau d'une seconde génération théoriquement vouée à reprendre le flambeau de la génération des pères de l'Italie et à supplanter l'ancienne classe dirigeante – accepte les compromis et les compromissions. Auteur du mémoire *I doveri della libertà*, Federico cède à l'abattement dès les premiers mois de son séjour romain. Mis au fait des pratiques "transformistes" par le professeur Satta et de la corruption ambiante par la journaliste émancipée Beatrice Vanieri, le jeune homme, âgé de vingt-deux ans à son arrivée dans la capitale, sombre au fur et à mesure des années dans un désenchantement mélancolique profond, un pessimisme implacable et destructeur, et abandonne, avec dégoût, malgré une conscience aiguë de la tromperie et de l'injustice et bien qu'il soit sensible aux espoirs socialistes⁵⁷, la perspective

⁵⁶ *I Viceré*, cit., p. 848 et p. 851.

⁵⁷ Cf. *L'Imperio*, cit., p. 1290 : « Tutti gli sforzi degli uomini, creature coscienti, non

de toute bataille menée sur le terrain politique.

Sans être aussi dégradant que les descriptions féroces des membres de la famille Uzeda ou – dans une perspective élargie – celles des *cassinesi* de San Nicola (« i porci di Cristo »⁵⁸), le traitement réservé à la classe bourgeoise n'est guère valorisant, si ce n'est tout à fait dépréciatif. Ni Benedetto ni Federico ne parviennent à se réaliser politiquement, pris par des engagements préjudiciables aux intérêts de leur classe et de plus en plus enlisés, contre leur volonté, dans un contexte local complexe et corrompu. En fait, ni l'un, ni l'autre n'a une conscience de classe affermie : des valeurs, des idées, de nobles aspirations, des qualités humaines et des capacités certaines, certes, mais point de conscience de classe, ni même du discernement, notamment pour ce qui est de Benedetto⁵⁹. Ce sont là, chez De Roberto, des ressorts non négligeables dans les mécanismes ayant produit l'anomalie historique et sociale représentée, ainsi que la déshérence dans laquelle tombent les leçons du *Risorgimento*. La loyauté, la magnanimité, la grandeur d'âme, la passion désintéressée et l'innocence sont un piètre arsenal face à la fourberie et au cynisme. L'inexpérience qui caractérise les deux prétendants à leurs débuts achève très tôt, sur le plan diégétique, la peinture d'un double portrait moral en action qui permet en creux la formulation d'un jugement sans appel, prononcé contre l'incapacité de la bourgeoisie libérale à être une élite en marche, par aveuglement ou capitulation. La vacuité de la pompeuse rhétorique patriotique (illustrée dans les tirades inspirées et les déclarations solennelles publiées par Benedetto d'abord dans « L'Italia risorta », puis dans « Il Pensiero italiano », supportant aussi les transports d'enthousiasme de Federico, « nato in terra libera, il dodici novembre del 1860, lo stesso giorno che Vittorio Emanuele entrava in Napoli !... »⁶⁰) et la vanité des idéaux nationalistes en général, tels qu'ils sont exprimés par ces jeunes premiers, sont évidentes dès lors que l'emphase est sinon forcément au service explicite des rivaux (don Gaspare

dovevano tendere invece a ridurre, a circoscrivere la parte del caso, a impedire le sue ingiustizie ? Non era preferibile e doveroso distruggere in tutti le supreme speranze delle fortune insolenti ed assicurare invece ad ognuno una parte, piccola, ma sicura ? »

⁵⁸ *I Viceré*, cit., p. 854.

⁵⁹ Ce dernier ne "se réveille" que dans l'avant-dernier chapitre des *Viceré*.

⁶⁰ *L'Imperio*, cit., p. 1185. Federico a pourtant l'occasion, dès son entrée en scène, d'avoir une claire perception de cette vacuité lorsqu'il touche les colonnes en carton-pâte de Montecitorio.

est ennoblé par le jeune Giulente lui-même du titre de « Patrizio patriotta »⁶¹ et, comble de l'absurdité, de celui de candidat idéal pour siéger au Parlement de l'Italie unie⁶²), du moins impuissante à construire les fondations d'une Italie rêvée et à contrer l'ennemi de manière clairvoyante. Ainsi la transformation de l'idéal en réalité ne se fait-elle pas et les rêves restent-ils chimères.

Non seulement « facchini » (le substantif est employé, au singulier, en guise d'insulte adressée par Raimondo au père de son épouse Matilde, d'extraction bourgeoise⁶³), Benedetto et Federico sont également souillés moralement par une cohabitation par rapport à laquelle ils ne parviennent à prendre de la hauteur et dont ils ne peuvent sortir sans dommage. Contrairement à l'aristocratie, qui ne brade jamais ses valeurs dans le duel politique⁶⁴, l'intelligentsia bourgeoise se fait malgré elle la voix et le vecteur du "transformisme", complice abusée et bernée dans une alliance « contre-historique »⁶⁵ et contre-nature entre classes et « races » ennemies. Le mariage de Benedetto avec Lucrezia n'est pas une opportunité pour la famille Giulente de pénétrer en territoire sacré pour se faire une place au soleil. À l'opposé des choix de représentation opérés dans *Il Gattopardo*, ce n'est pas la noblesse qui se conforme aux usages de la nouvelle classe en s'appuyant sur sa réussite : c'est l'inverse qui se produit. La bourgeoisie se plie aux prétentions et décisions de la « vieille race » et assure la survie de cette dernière à ses propres dépens, sans exister, sans apprendre, en étouffant son identité et ses visées. Ce mariage honni et conspué, qui vaut à Benedetto de supporter sans dignité humiliations et vexations, de ménager la chèvre et le chou en toute incohérence, devient l'emblème de la compromission éthique, sociale et politique : celui de la « sommissione del cane per il padrone »⁶⁶. Quant à Federico, l'amertume, puis la nausée qu'il

⁶¹ *I Viceré*, cit., p. 684.

⁶² Les critères avancés sont « l'intemerato patriottismo » et « la cospicuità sociale » (*ibidem*, p. 680-681).

⁶³ *Ibidem*, p. 764.

⁶⁴ Cf. G. GIUDICE, *op. cit.*, p. 22 : « Il compromesso degli Uzeda con la borghesia non coinvolge la loro *differenza* aristocratica [...] ; né il compromesso si verifica al di là del piano strettamente economico e del potere ». C'est l'auteur qui souligne.

⁶⁵ Renvoi à l'intitulé de l'intervention de Lise Bossi dans le cadre de la Journée d'Études Internationale « Federico De Roberto » organisée par l'Université Paris-Sorbonne le 7 décembre 2011 : *De Roberto et le roman contre-historique sicilien*.

⁶⁶ *I Viceré*, cit., p. 724.

éprouve au contact de la vie romaine et du « spectacle »⁶⁷ parlementaire en font en définitive « un pur en marge de l'Histoire »⁶⁸, ce qui ne le disculpe pas. L'absence de véritable discussion autour de la thèse de la ressemblance, voire d'une identité qui serait à peine voilée entre l'auteur et ce personnage, l'assimilation obligée de l'un avec l'autre sur la base d'un prénom partagé et d'une sensibilité commune, occulte le fait que le récit de *L'Imperio* ne fait pas de Federico un modèle, ni une figure positive : Federico Ranaldi n'est pas un héros⁶⁹. Il participe même de la figure décadente de *l'inetto*, qui voit le jour dans la Péninsule pendant les années contemporaines de la rédaction des *Viceré*⁷⁰. Son introversion croissante en réponse à l'adversité, son repli misanthropique et sa désillusion débouchant non pas sur une résistance et une tentative de rachat, mais sur un éloge du catastrophisme et du défaitisme, rendent de fait toute transition impossible. Si Consalvo ne finit pas vainqueur au terme de *L'Imperio*, le deutéragoniste Federico ne triomphe pas pour autant. Si, par ailleurs, la morale bourgeoise vient au secours de la vie du personnage et que le cycle s'achève sur une promesse de mariage⁷¹, cette consécration ne s'inscrit significativement que dans la sphère privée. Cette fin conventionnelle pourrait même donner du crédit, d'un volume à l'autre, à la devise attribuée à don Gaspare : « *Ora che l'Italia è fatta, dobbiamo fare gli affari nostri...* »⁷².

Benedetto et Federico ne sont les protagonistes respectifs que de deux romans de formation avorté. Leur confrontation avec l'Autre, qui n'est

⁶⁷ Mot utilisé textuellement par le narrateur en début et fin de roman, alors que Federico assiste en introduction, ébahi, aux débats parlementaires et qu'il médite en conclusion devant le paysage salernitain sur la « maladie » du monde.

⁶⁸ Paul RICEUR, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955, 1964, 1967, p. 265.

⁶⁹ Nous rappelons que « le rapport émotionnel envers le héros est déjà contenu dans l'œuvre ». Plus précisément : « Le rapport émotionnel envers le héros relève de la construction esthétique de l'œuvre » (Boris TOMACHEVSKI, *Thématique*, in *Théorie de la littérature*, traduit du russe par Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1965, p. 295).

⁷⁰ *Una vita* de Svevo paraît à compte d'auteur en 1892.

⁷¹ Nous pouvons remarquer chez De Roberto que les valeurs familiales sont toujours embrassées au détriment des valeurs patriotiques. Il en est ainsi pour Consalvo autant que pour Federico Ranaldi. Ce dernier désavoue définitivement le nationalisme de sa jeunesse au moment même où il retourne chez ses parents et qu'il reconsidère leur rôle dans sa vie (chapitre IX). Lors de son arrivée à Rome, inversement, le personnage voue de manière inconditionnelle un « culte » à la Patrie en tournant le dos aux attentes familiales et notamment à la figure du père, ancien fonctionnaire au service des Bourbons (chapitre IV).

⁷² *I Viceré*, cit., p. 864.

pas une véritable confrontation, n'engendre pas les fruits tant espérés et elle est, en ce sens, décevante : plus qu'une énième désillusion dérobertienne, la Désillusion par excellence. Elle permet de recouper, cependant, de nombreuses oppositions qui éclairent sur les valeurs dichotomiques ici projetées sur les adversaires (idéisme et pragmatisme, notamment) et les réalités incarnées de part et d'autre (classe et caste, servitude et superbe, jeune et vieux, par exemple), lesquelles n'autorisent aucune prise de position tranchée à l'avantage d'une faction ou d'une autre, pareillement désavouées par l'instance narrative. Dans les eaux troubles du scepticisme, noblesse et ignominie ne sont pas deux pôles inversés et non conciliables. Chez De Roberto, la seconde notion déborde sur la première, parée des oripeaux d'une bienséance en lambeaux. Ni l'aristocratie ni la bourgeoisie ne peuvent ceindre la couronne d'une noble moralité puisque les actions des nobles comme des non-nobles sont entachées d'*inettitudine* ou d'infamie. Au pays des Vice-Rois, la grandeur d'âme n'a pas droit de cité.

Conclusions sur la fin d'un / du monde

Il ne fait aucun doute que les deux romans ici considérés, *I Viceré* autant que *L'Imperio*, donnent forme à une « messa in discussione dei valori risorgimentali »⁷³, celle d'un intellectuel du Sud attentif de par sa profession de journaliste et ses intérêts personnels, de par sa naissance bourgeoise⁷⁴ et ses origines siculo-napolitaines, à la situation éthique et politique d'une Nation promise à la résurrection et en proie, dans les années 90 de la fin du XIX^e, à de violentes manifestations de mécontentement dans les régions reculées, oubliées du progrès et des hommes du pouvoir centralisé. Sans aller jusqu'à identifier le patriotisme indigné de l'auteur avec le fédéralisme méridional de Gaetano Salvemini, nous pouvons affirmer sans hésiter que la *questione meridionale* est bien au cœur de la réflexion proposée et des

⁷³ M. POMILIO, *L'antirisorgimento di De Roberto*, cit., p. 162. Plus précisément : « la più complessa messa in discussione dei valori risorgimentali tentata da un uomo dell'Ottocento ».

⁷⁴ Rappelons toutefois que si le père de l'écrivain était un officier issu de la bourgeoisie, sa mère appartenait à une famille de « petite noblesse sicilienne » (G. GIUDICE, *Nota biografica*, op. cit., p. 45). Nous ne souhaitons pas, cependant, donner plus d'importance qu'il ne se doit au fait que l'auteur interpréterait, selon Luigi Russo, « la parte di un uomo della borghesia nuova, il quale faccia la vendetta allegra contro la vecchia civiltà feudale » (propos de 1950 rapportés et contestés par N. TEDESCO, op. cit., p. 9).

préoccupations qui informent le discours romanesque dérobertien. Mais, de même que l'histoire de la famille Uzeda di Francalanza n'est que le reflet de l'Histoire d'une « Troisième Italie » déchu, un portrait d'autant plus fidèle qu'il est gauchi par une ironie mordante, de même l'Histoire d'un *Risorgimento* gagné à la cause des plus forts n'est à l'évidence que le point de départ pour la peinture de l'histoire exemplaire de l'humanité⁷⁵, d'une humanité damnée⁷⁶, et pour l'expression d'un pessimisme plus qu'historique, cosmique et radical. Si la prédilection dérobertienne pour l'objet *aristocrazia* pour lequel Verga avoua ne pas nourrir de sympathie et pour la représentation de laquelle il dit ne pas avoir eu d'aptitude⁷⁷, appuie la thèse

⁷⁵ Thèse soutenue avec force – notamment pour contrer la thèse de l'*antirisorgimentismo* dérobertien – par Natale Tedesco, selon lequel la philosophie dérobertienne rend compte d'une « concezione mondana pessimistica », à savoir de « l'idea della società umana come nemica del bene e della virtù, che genera sfiducia profonda verso se medesima, e la convinzione disperata "di trovare mai la felicità sulla terra" » (*op. cit.*, p. 85). N. Tedesco considère que l'argument historique n'est qu'un aspect de l'expression de cette conception pessimiste du monde et de l'existence : « la parte più vistosa e perciò più vulnerabile di una generale concezione della vita e del mondo » (*ibidem*, p. 16).

⁷⁶ Cf. Luca BANI, *La retorica del dissenso in Federico De Roberto, « Italies » (L'envers du Risorgimento. Représentations de l'anti-Risorgimento de 1815 à nos jours)*, n. 15, 2011, p. 64 : « gli Uzeda di Francalanza non sono una famiglia, bensì un repertorio universale, un'enciclopedia assoluta di abiezione morale, di opportunismo politico e sociale, di perfidia e di malvagità distruttiva ». Gaspare Giudice est plus explicite encore : « *I Viceré* sono il libro del disamore. Il disamore, l'odio, la brutalità sono la grande perversione cristiana. Ma vi sono presenti e catalogabili tutti i peccati cattolici ; se si vuole quelli stessi dell'inferno dantesco : lussuria, gola, avarizia e prodigalità, ira, violenza e malizia, frode contro chi si fida e contro chi non si fida ; tutti i tipi di frode : dalla ipocrisia alla baratteria, alla ladreria, al tradimento, alla simonia. Vi sono falsari e superstiziosi. Ogni personaggio si carica di uno o di molti di questi peccati. » (*Introduzione*, cit., p. 17-18. C'est l'auteur qui souligne). Conclusions identiques, en substance, chez Robert PERROUD dans *L'image de l'aristocrazia sicilienne dans les œuvres de Federico De Roberto et de Luigi Pirandello*, in *Atti IX – Ce.R.D.A.C.*, Milan, Cisalpino-Goliardica, 1977-1978, p. 408 : « L'explication de tout, c'est le triomphe permanent et irrésistible du mal ».

⁷⁷ Cf. Vitaliano BRANCATI, *I piaceri della povertà* (in *Il piaceri (parole all'orecchio)*, 1943), in *Romanzi e saggi*, édition établie par Marco Dondero, Milan, Mondadori, coll. « I Meridiani », 2003, p. 1422 : « [Verga] doveva scrivere la Duchessa di Leyra, e non poteva. La volta che un giornale catanese pubblico la notizia che la Duchessa di Leyra era terminata, avendogli Francesco Guglielmino domandato se la notizia fosse vera, Verga uscì a dire in dialetto : "Non scriverò mai la Duchessa di Leyra. La gentuccia sapevo farla parlare, perché dice la verità. Questa gente, no. Essa mentisce due volte, quando parla. Per dire che ha dei debiti, decide di dire che sta male, e per dire che sta male dice che *ha l'emcranìa...*" ».

de la complémentarité du projet des deux écrivains et si la médiation des œuvres du maître dans la production du disciple est incontestable (les analogies sont troublantes entre les indications contenues dans la préface aux *Malavoglia* et le propos effectif des deux derniers volets de la série Uzeda⁷⁸), il est bien entendu réducteur d'enfermer la complexité du discours dérobertien à l'intérieur d'un dessein préétabli qui ne lui appartient pas. Du reste, il n'a pas été noté que cette lecture subordonnée à l'héritage verghien rend caduque la définition de la trilogie comme « cycle » en raison de l'évincement de *L'Illusione*, cette première partie de l'ensemble romanesque tripartite ne trouvant pas sa place dans une interprétation bornée à la logique veriste. La douloureuse « *sicilitudine* »⁷⁹ de Federico De Roberto, son irrésistible *cupio dissolvi*, son âpre complainte ne s'appuient sur les canons du naturalisme européen que dans la mesure où l'évolution d'une « race » est observée dans un « milieu » donné et à un « moment » déterminé. La photographie d'une dégénérescence fatale porte chez De Roberto à bien d'autres conclusions, dont sont exemptes la *pietas* propre au *ciclo dei vinti* et toute confiance zolienne dans un renouveau possible⁸⁰. La convoitise, moteur de l'humanité, dépasse en l'occurrence, quoi qu'il en soit, le cadre de l'attachement à la *roba* et plonge ses racines dans la dépravation et la déliquescence d'un monde en perdition. Nous savons enfin que le venimeux expressionnisme dérobertien, en accord avec les "ignobles contenus" représentés⁸¹, est incommensurable à tout autre style contemporain, italien

⁷⁸ Nous pouvons aisément comprendre, quoi qu'il en soit, que De Roberto – héritier à la fois putatif et officiel de Verga – pouvait avoir de bonnes raisons de ne pas concurrencer son aîné sur le même terrain fictionnel et tenter en quelque sorte de finir le cycle des *vinti* en prenant pour objet les couches sociales dont la représentation avait été abandonnée par son maître.

⁷⁹ Le néologisme, qui définit la "sicilianité", est de l'écrivain et artiste peintre Crescenzo Cane. Cf. « la Repubblica », 04/08/2002

<http://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2002/08/04/crescenzo-cane.html> : « Sicilitudine – precisa Cane – è una condizione dello spirito. Nel mio saggio del 1959 in cui la definivo describevo che scaturiva dalla paura e dalla solitudine che ti assaliva a vivere in Sicilia, terra di illusioni e delusioni, di slanci e di tirannidi : il fascismo prima, la mafia dopo ».

⁸⁰ Cf. F. IMPELLIZZERI, *op. cit.* : « i veristi prefigurano un conflitto Nord-Sud di dimensioni antropologiche e psichiche che non permette loro di associarsi a prospettive, ideali e ideologiche, di trasformazione, e che lascia senza risposte tutte le altre domande ».

⁸¹ Cf. ses professions de foi dans la préface des recueils *Documenti umani*, *Processi verbali* et *L'albero della scienza* : « ad ogni contenuto s'impone una forma determinata – e reciprocamente » (in *Romanzi, novelle e saggi*, cit., p. 1630), « forma e contenuto

notamment. De *L'Imperio*, terme d'un parcours de vie et d'écriture⁸², révélé au public en plein *ventennio fascista*, en pleine exaltation de l'Italien nouveau, en plein concordat *lateranense* entre l'Église et l'État, il n'aura alors probablement été perçu du public qu'un désespoir anachronique, aux accents nationalistes incongrus et revêches. En 1929, le rideau tombe sur une allégorie universelle et transhistorique, entérinant *ne varietur* la fin d'un cycle littéraire en même temps que la fin d'un cycle générationnel, à la fois politique et poétique. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas*.

Sarah AMRANI

Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

s'impongono vicendevolmente » (*ibidem*, p. 1634), « ogni soggetto si porta con sé la sua forma, e viceversa » (*ibidem*, p. 1642) ou « una diversa qualità d'arte s'impon[e] a una diversa qualità di fatti umani » (*ibidem*, p. 1644).

⁸² Certes, le dernier roman (ou récit long) achevé par De Roberto est *La messa di nozze* (1911), mais le projet de rédaction de *L'Imperio* l'accompagne durant les dernières décennies de sa vie et au moins jusqu'à la fin de son dernier séjour romain, qui se conclut en 1913.